

Jeudi 13 mars 1941

Ma chère petite Didy,

L'avion est tombé sur un plateau qui domine Sedan dans un grand champ maintenant inculte. A quelques centaines de mètres de là, dans la direction d'où il venait, trois entonnoirs qui prouvent qu'il a du lâcher des bombes volontairement en tombant parce qu'il pensait encore se redresser et que ses occupants manœuvraient encore pour atterrir. Mais une ou deux bombes ont du ne pas pouvoir se décrocher chercheur peut-être parce qu'il piquait trop (les autres bombes avaient été lâchées quelques minutes avant sur les ponts Allemands de la Meuse puisque le Colonel François a écrit que la mission avait été remplie avec succès. En touchant le sol les dernières bombes ont sauté formant un entonnoir considérable de plusieurs mètres de profondeur et pulvérisant l'avion. Les deux moteurs sont à quelques mètres, les réservoirs, seule partie qui aie brûlé, projetées assez loin de l'entonnoir.

D'autres réservoirs déformés par le choc mais à tôle intacte et non brûlée projetés non loin de là. Enfin dispersés sur plusieurs hectares tous les débris de d'avion et des vêtements ou papiers des occupants.

Dans l'une des directions et très loin (plus de cent mètres) tes vêtements du sergent Occis dont j'ai recueilli la vareuse avec encore les galons. J'ai| acquis la quasi certitude qu'il est inhumé au cimetière militaire à un emplacement déterminé. Dans une autre Lettre je te donnerai des détails à son sujet.

Dans une direction toute différente de celle où a été projeté le pilote on trouve sur une grande étendue et au moins et jusqu'à au moins cent cinquante mètres de entonnoir des débris entièrement nombreux et appartenant sans aucun doute aux deux officiers hélas. Morceaux de veste de cuir, gants déchiquetés, une vareuse presque entière sans le bas des manches ni boutons et attaches, beaucoup de morceau de drap d'officier (assez pour plusieurs pièce de vêtement) en deux draps très différents de texture, haut de pantalon avec ceinture (la ceinture du pilote est aussi (en plus) par ailleurs avec les débris des vêtement de celui-ci) à l'autre endroit. Des morceaux de gilet avec deux doublures différentes, deux morceaux de gilet d'attache de parachute (à deux endroits assez éloignés, deux chaussures (les autres ont pu être prises, des morceaux de tricots, un boîtier de montre sans le fond.

Enfin en plusieurs endroits suffisamment séparés pour que l'on puisse plus tard faire l'identification par rapprochement avec les étoffes, de nombreux fragments d'ossements et des morceaux de boite crânienne. Tout ceci je l'ai recueilli pieusement. Chaque emplacement a été soigneusement noté pour prévenir toute confusion.

Je sais, ma chère petite Didy, que cela te semble affreux de penser que les corps ont été littéralement pulvérisés par l'explosion. Aussi je veux encore te dire (et ceci est la vérité la plus vraie et non une consolation) que c'est là la mort la moins douloureuse qui soit au monde. Tous les gens qui, victime d'une grave explosion, ne sont mort que quelques instants après et ont pu parler ont tous affirmé qu'ils ne souffraient absolument pas. Pendant Ta dernière guerre, ayant eu les camarades tués par l'explosion de bombes de leur propre avion au sol et sont on ne retrouvait presque rien, nous en parlions entre aviateurs et étions unanimes à souhaiter cela pour nous, si nous devons être tués, comme une mort sans douleur, par opposition aux brûlures que nous redoutions au contraire. Et entre officier de Marine combien de fois n'en avons nous pas parlé entre nous. De tout temps les bateaux ont saute

volontairement ou par accident et jamais l'on n'a plaint (du point de vue angoisse ou douleurs) les victimes. A propos de l'explosion de l'*Iéna* ou ce la *Liberté* nous étions unanimes à penser que ceux qui avaient été tués sur le coup n'avaient absolument rien senti.

Dans affreux malheur qui se confirme, une consolation reste. Pour moi elle a une immense importance et me délivre d'une angoisse cruelle. Malgré les renseignements reçus (avion non brûlé) par l'intermédiaire de l'amie du Colonel Heurteaux et que le t'avais transmis, malgré l'affirmation de M. Sauvage qui n'est pas technicien, je voulais voir ; et maintenant je suis convaincu par des centaines de preuves irréfutables. De ces si nombreux débris ce papiers, de cartes, de vêtements pas un seul qui aie la moindre trace de feu ; les inscriptions en couleur sur font blanc du tableau le bord intacts (je les ai détachées pour toi) ; et il n'y a même pas eu une seconde de grande flamme en l'air ce qui eut incendié tous les réservoirs, alors que l'on trouve des tôles de réservoir intacts et que seule une partie des réservoirs a brûlé et ceci après la chute, projetée loin de l'entonnoir.

Dans l'entonnoir, probablement rapporté là d'un peu plus loin, le journal de guerre intact où l'on peut lire dans difficulté les numéros de d'avion donnés dans le rapport du Colonel François. Les petites flammes qui ont, suivant le rapport, "semblé sortir du centre du fuselages", ou bien se sont éteintes dans la descente, ou bien n'ont pu progresser puisque ni papiers, ni cartes, ni même les vêtements extérieurs de cuir n'ont subi te moindre commencement l'atteinte.

Je te le répète, sans atténuer horrible douleur qui est pour nous la perte d'un être si cher, c'est un immense soulage- ment.

En mai au moment de la catastrophe les herbes étaient déjà hautes et il était impossible de trouver les débris comme maintenant. En ce qui concerne le Sergent pilote Je te dirai dans ma prochaine lettre comment il a pu vraisemblablement être plus facilement retrouvé par les rescapés. En automne les foins fanés mais non coupés cachaient encore. La neige a tassé ces herbes et ce n'est qu'il y a peu de temps qu'elle a disparu. Il y a très peu de temps M. Sauvage avait trouvé quatre ou cinq débris d'ossements. Mais en cherchant moi-même avec plusieurs hommes, en examinant endroit par endroit, je crois avoir retrouvé à peu près tout ce que l'on peut retrouver. Les autres ossements tombés dans des endroits plus visibles en mai (par exemple dans un chemin de labour ou sur des bords de tranchées) ont certainement été enterré alors, soit sur place, soit (comme je te dirai dans ma prochaine lettre au sujet du Sergent-chef) au cimetière militaire, ou par des Allemands nombreux alors, ou par les prisonniers qu'ils ont conservé sur place au printemps en grand nombre.

Qu'il est cruel, ma chère Didy, que ce soit a moi de t'annoncer tout cela. Mais cela a été un bienfait que je puisse faire seul ce triste pèlerinage. Quand tu iras là-bas tu souffriras affreusement mais au moins sauras-tu déjà.

Relis ma lettre que je t'écrivais vers le 20 mai et à laquelle tu m'as répondu avec tant d'admirable courage. Qu'ajouterions nous de plus l'un et l'autre maintenant. Garde la même hauteur l'âme que tu as puisée alors dans la fierté que tu as eue de l'héroïque sacrifice de ton Didonne. Et soyons toi et moi plus amis que jamais pour les enfants et pour nous.

Dis-moi si tu désires que j'écrive mon voyage à Jacques ou à Bertrand après que tu les auras vus.

Je t'embrasse avec toute ma si grande tendresse.

Gérard

*(Gérard Merveilleux du Vignaux, ancien pilote de l'Aéronavale en 14/18, est le frère aîné de l'épouse du Commandant de Laubier)*